

Le titre dit-il cette énormité, après l'engouement savant et raffiné des dernières décennies pour l'art baroque, que l'on y a affaire à un art d'enfance ? Jean Perrot va d'abord démontrer qu'il n'y a là aucune « énormité », qu'une relation absolument privilégiée s'impose entre les enfants et l'art baroque, mêmes passion, turbulence, fantaisie, haine de la ligne droite, invention, jaillissement, fascination du miroir et de l'or, du déguisement et des mystérieuses transformations. Une communauté fondamentale ferait de l'art baroque l'expression naturelle de l'enfance.

Outre ses références à la psychologie et à la psychanalyse, Jean Perrot est historien : il met en évidence la contemporanéité des premiers monuments du baroque français avec la naissance des fondateurs de la littérature enfantine, Charles Perrault et Madame d'Aulnoy. Il se fait un jeu de rapprocher les enchantements de *La Chatte Blanche* (conte de Mme d'Aulnoy paru en 1697) avec le théâtre-opéra qui se déploie dans les jardins de Versailles : même invention, même cruauté, même crudité aussi, même esthétique du paraître ostentatoire. Déjà Carpaccio, déjà Vélasquez avaient cultivé ce vertige de l'illusion dans les transformations.

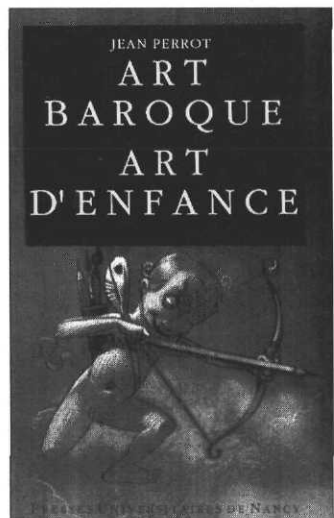
Les textes originaux de ces deux auteurs ont éveillé l'intérêt d'illustrateurs célèbres, de Gustave Doré, à Claude Lapointe de nos jours. Chez les meilleurs d'entre eux, Jean Perrot décèle la fascination pour l'emploi des procédés qui caractérisent les peintres baroques, miroirs où la scène se reproduit en abîme, rideaux de théâtre qui s'ouvrent et dévoilent une nouvelle scène où la fiction s'affole et se moque de sa propre représentation.

Mais on ne pourrait guère s'étonner si les seuls textes mis à l'étude étaient justement et seulement ceux de l'époque baroque ; Jean Perrot va beaucoup plus loin. Il nous fait lire à la lueur de la torche qu'il vient d'allumer, les « grands classiques » de l'enfance, en particulier Madame de Ségur, Jules Verne, Lewis Carroll, Michel Tournier. *Un Bon Petit Diable* lui fournit les images les plus folles, les déguisements les plus grotesques, les comparaisons les plus baroques, celle du fumier et du sein maternel par exemple, au gré de la parodie (autre art baroque, celui de la variation si bien exploitée en musique) des vies de saints tant lues au XIX^{ème} siècle.

En historien encore, Jean Perrot repère des dates symboliques : *Le Bon Petit Diable* naît la même année qu'*Alice*. Le spécialiste de Lewis Carroll se contente de rappeler ici l'usage que fait le père d'*Alice* des transformations de tous ordres à partir même de métaphores éculées, l'attirance toute particulière de l'austère logicien oxfordien, lors d'un voyage en Russie, pour l'or et la mort si souvent réunies sur les icônes de Zagorsk.

NOTES DE LECTURE

Jean Perrot :
« *Art baroque,
art d'enfance* »,
préface de
Marc Soriano
*Presses Universitaires
de Nancy, 1991,*
349 p., 180 F.



NOTES DE LECTURE

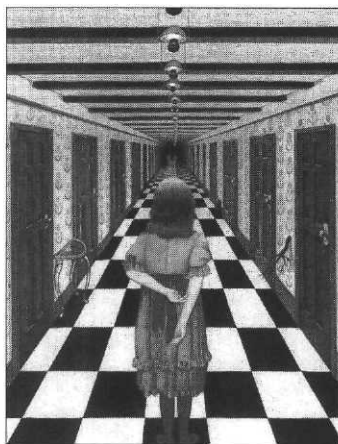
D'une manière plus étonnante encore, et non moins convaincante grâce à son érudition, c'est dans les œuvres « scientifiques » pour la jeunesse de Jules Verne, que Perrot lira les plus belles extases baroques, celles qui décrivent les phénomènes naturels dans *Au Pays des Fourrures* par exemple : reflets du feu dans l'eau ou les glaces, jeux de lumière capricieux et pittoresques dans la grotte du Nautilus, qui vont jusqu'à la parodie d'une assomption baroque (*Autour de la Lune*).

La seconde partie de l'ouvrage s'attache surtout à l'illustration des textes pour en dégager la fonction : mettre en pièces la morale traditionnelle au nom de la libération de l'enfant. Cette destruction s'opère souvent dans le « pli » (incarnation du baroque selon G. Deleuze), la spirale, toutes les métamorphoses, la décomposition de la lumière (d'où le succès de l'arc-en-ciel), pervertissant ainsi la vision normale des passions. Jean Perrot donne à lire une éblouissante démonstration de ces déploiements baroques chez les illustrateurs (auteurs aussi parfois) que sont Frédéric Clément, Pef, Nicole Claveloux et l'équipe du Sourire qui mord, pour ne citer que ceux qui l'intéressent le plus.

L'énergie baroque qui habite ces œuvres, textes et illustrations, ainsi que celles d'autres grands classiques de la jeunesse aurait si bien réussi à toucher la sensibilité des jeunes lecteurs qu'ils survivent à leur époque et suscitent, dans la suite, citations, imitations, transformations du matériau premier dans la même totalité, en usant des mêmes effets. « Le baroque s'impose donc comme résurgence du baroque », lorsqu'il s'agit d'une littérature qui veut toucher son but, c'est à dire non pas raisonner, ou moraliser, mais plaire et séduire l'enfant.

Mais comment a-t-on glissé de l'extase religieuse qui garantissait l'esthétique baroque du XVII^{ème} siècle à ce baroquisme tout laïque et sensuel. C'est qu'à l'Enfant Jésus et aux « petits anges » s'est substitué l'enfant tout court, nouvelle idole, dont on célèbre l'imaginaire.

On aurait envie d'inverser les deux termes du titre, car si ce livre est bien une réflexion sur les rapports de l'un et de l'autre, si la profonde connaissance de l'art baroque est le tremplin qui fait cabrioler la plume de Jean Perrot et lui donne sa brillante « stravaganza », c'est surtout à une redécouverte des arts littéraires et iconiques dédiés à l'enfance que nous convie ce livre, sous l'irisation de l'arc-en-ciel baroque.



Alice au pays des merveilles.
Lewis Carroll, illustrations Anthony
Browne, Kaléidoscope

Simonne Chevalier